

D

02.09 2021 23.10 2021

Ana Vaz

La galerie est ouverte du mardi au samedi, de midi à 17h

Sont réunis dans ce programme cinq films d'Ana Vaz qui explorent comment s'entrecroisent héritages coloniaux et crise écologique, par des biais ethnographiques et spéculatifs, en usant de perspectives humaines, ou non. La dégradation de l'environnement dévaste de manière disproportionnée des communautés à l'échelle planétaire, incitant à une réflexion sur la façon dont certaines forces politiques et coloniales persistantes nourrissent cette catastrophe.

Vaz interroge les récits produits à ce sujet à l'aide d'images trouvées et de ses propres images, accordant toujours à la caméra un rôle actif dans la narration qui se forme. Au fil de son histoire, la caméra a été utilisée comme une arme invisible. Vaz, pour sa part, lui attribue la présence d'un protagoniste dont les mouvements dramatiques, souvent vertigineux, témoignent de son rôle singulier dans le récit qu'elle capture.

Incorporant à sa cinématographie des éléments mythiques, Vaz mène une réflexion anthropologique sur ce moment-ci de l'histoire, référant à l'Anthropocène. L'œuvre de Vaz évoque un sentiment d'urgence, incite à prendre acte, pour qu'il y ait un avenir à imaginer.

Programme (salle de projection)

Le programme débute à l'heure

Occidente (2014) – 15 min. 15 sec.

En quête de ce que seraient les «originaux» de notre histoire coloniale pendant le tournage de ce film à Lisbonne, Vaz n'a trouvé que des copies. Elle réunit ici une écologie de signes qui parlent d'une histoire coloniale qui se répète où les subalternes deviennent maîtres, l'iconographie des porcelaines chinoises annonce les hybrides à venir, les oiseaux exotiques sont des monnaies de luxe, l'exploration un sport extrême et les monuments des géodonnées. «Ouro novo» se lit «new money». Comme un

poème sans trêve, comme un souffle sans respiration, Occidente propose des allers-retours d'est en ouest, marqués par des cycles de croissance mettant en relief des relations de pouvoir et de classe où tous cherchent une place à table.

Amérika: Bay of Arrows (2016) – 9 min. 29 sec.

On dit qu'en 1492, la première caravelle européenne menée par Christophe Colomb est débarquée sur la côte de Samaná, aujourd'hui la République Dominicaine. Le bateau est accueilli par une pluie de flèches lancées par les Tainos, peuple indigène des Antilles. Aujourd'hui, le lac Enriquillo, qui doit son nom au chef des Tainos, est le témoin de profondes altérations écosystémiques, entraînant des évacuations forcées, des migrations d'espèces et un désert de corail qui en révèle le passé géologique. Utilisant la caméra même comme une flèche, *Amérika: Bay of Arrows* cherche diverses façons d'animer, d'éveiller, d'actualiser ce geste de manière vibrante.

Un film, réclaté (2015) – 19 min. 36 sec.

La crise écologique est à la fois une crise politique, économique et sociale. Elle est aussi cinématographique puisque l'arrivée du cinéma coïncide, historiquement, de manière critique et technologique, avec le développement de l'Anthropocène. *Un film, réclaté* est une conversation, un essai, qui propose une lecture de la crise environnementale planétaire par le biais du cinéma, avec l'aide de ces films, beaux et terribles, qui l'ont accompagnée.



© Ana Vaz, *Amérika: Bay of Arrows* (2016).

Images / expositions / éditions /
5455, avenue de Gaspé, espace 109 Montréal (Québec) Canada H2T 3B3
dazibao.art

Pseudosphynx (2020) – 8 min. 3 sec.

Pseudosphynx est le nom scientifique de chenilles, dites de feu, sur le point de se transformer en papillons. On les nomme communément (et sans mauvais présage) : les sorcières. Ces sorcières-papillons sont associées à plusieurs mythes. L'un d'eux raconte que pendant l'Inquisition au Moyen Âge, on croyait que les sorcières mutaient en papillons, selon une théorie de l'évolution – réelle ou imaginée – fondée sur le transformisme. Une autre légende, datant d'avant l'arrivée de Christophe Colomb, raconte que le papillon de nuit nommé *Ascalapha odorata* est redouté dans toute l'Amérique car sa présence est associée à la mort. Alors que pour les peuples Guajiros de Colombie, le papillon blanc symbolise l'esprit d'un ancêtre rendant visite aux vivants. Le pseudosphynx est donc à la fois sphinx, sorte de monstre inhumain à l'énigme menaçante, et pseudo – comme dans artificiel – trompeur, irréal et illusoire. *Pseudosphynx* préserve son sens voilé, comme un secret gardé par ceux qui retiennent sur leur rétine l'impression haptique de son combat.

Œuvre en galerie

Atomic Garden (2018) – 7 min. 34 sec.

Atomic Garden est une réflexion stroboscopique sur la transmutation, la survie et la résilience de myriades de formes de vie face à la toxicité. Explosant et élargissant le passé, le futur et le présent, le film en appel à l'anarchie de l'explosion comme mouvement de protestation et de renouvellement de la vie sous ses multiples formes.

Atomic Garden a été filmé dans le jardin d'une femme âgée, Aoki Sadako, à Naraha au Japon. Plusieurs années auparavant, la ville avait dû être évacuée pour une période de cinq ans afin d'être décontaminée après un tsunami transformé en catastrophe toxique. Lorsqu'elle a pu revenir, Aoki s'est rendue chaque semaine dans son jardin, mis en quarantaine, pour y entretenir les fleurs. Malgré l'incertitude liée à la menace des niveaux de radiation, de nombreuses personnes âgées sont ainsi retournées sur leurs terres afin, entre autres, d'être proches de leurs ancêtres. Bien que la vie soit revenue à une certaine forme de normalité, les radiations ont laissé une étrange incertitude à Naraha, une sorte de méfiance envers ce que nos sens ne peuvent percevoir.

Les synopsis des films d'Ana Vaz présentés ici sont librement adaptés des textes fournis par l'artiste.

Née au Brésil, Ana Vaz est une artiste et une cinéaste dont le travail explore les relations complexes entre environnement, territoires et histoires, en repoussant les limites de la perception. Vaz est diplômée du Royal Melbourne Institute of Technology et du Fresnoy – Studio national des arts contemporains. Ses films ont été présentés à l'international dans des festivals et institutions tels que la Tate Modern, le Palais de Tokyo, le Jeu de Paume, LUX Moving Image, le New York Film Festival, le TIFF – Wavelengths, le British Film Institute, Cinéma du Réel, Tabakalera et Courtisane, entre autres. En 2015, elle a obtenu le grand prix de la compétition internationale à la fois au Media City Film Festival et au Fronteira International Documentary and Experimental Film Festival pour son film *Occidente*. Elle est la lauréate 2015 du Kazuko Trust Award décerné par la Film Society of Lincoln Center en reconnaissance de l'excellence artistique et de l'innovation de son travail sur l'image en mouvement, et a été boursière (non-fiction) 2020 du Sundance Film Institute.



Dazibao remercie l'artiste de sa généreuse collaboration ainsi que son comité de programmation consultatif (Velibor Božović, Miryam Charles, Ali El-Darsa) pour son soutien.

Dazibao reçoit l'appui financier du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de Montréal, du ministère de la Culture et des Communications et de la Ville de Montréal.

Dazibao reconnaît être situé en territoire non-cédé de la nation Kanien'kehá:ka et que Tiohtià:ke/Montréal est historiquement connu comme un lieu de rassemblement pour de nombreuses Premières Nations et, aujourd'hui, une population autochtone diversifiée ainsi que d'autres peuples.

LEDEVOIR

Le paysage pittoresque est mort



Marilou Crispin Vue de l'exposition de Geneviève Chevalier

Nicolas Mavrikakis

Collaborateur

18 septembre 2021
Arts visuels

Comme le disent une œuvre du collectif d'artistes Superflex et le titre d'une expo sur les bouleversements écologiques présentée ces temps-ci à la Fondation Nairs, en Suisse, *Ce n'est pas la fin du monde (It Is not the End of the World)*. Si l'humanité est assez intelligente, la crise que nous avons nous-mêmes créée ne sera peut-être que la fin d'UN monde. Un monde où la nature était à dompter, à exploiter, à épuiser. Un monde où l'on polluait sans cesse, où l'on consommait des produits venant des quatre coins de la planète peu importe les saisons, un monde où l'on se moquait de voir la biodiversité se réduire comme peau de chagrin.

En lien avec cette crise, on note une prolifération d'œuvres et d'expos liées à la nature en Occident. Jamais autant de plantes ne furent exposées dans des galeries et musées d'art ! En plus de cette expo en Suisse, on notera comment, à Paris, le Palais de Tokyo a annoncé pour 2022 une présentation intitulée *Réclamer la terre*, expo qui inclura le Torontois Abbas Akhavan et la Montréalaise Asinnajaq. Et plusieurs expositions dans la métropole du Québec vont ces jours-ci dans le même sens, autant dans le cadre de l'événement Momenta que dans des présentations qui lui sont extérieures.

C'est par exemple le cas à la galerie Dazibao dans le Mile-End. Geneviève Chevalier, qui est aussi commissaire d'expositions, nous y présente deux installations vidéo tout à fait réussies. Chevalier joue avec le genre du documentaire, manière de faire qui lui aussi est très en vogue, certainement parce qu'il permet d'insister sur la véracité des faits exposés. Mais Chevalier travaille ce genre dans une mise en scène qui tient des poupées russes.

Dans une des deux œuvres — *Mirement/L'herbier* —, par le biais de la réalité virtuelle, elle y traite de deux herbiers célèbres, celui du frère Marie-Victorin, réalisé des années 1920 aux années 1940, et celui de Henry David Thoreau, constitué au milieu du XIX^e siècle. Grâce entre autres à cette plus ancienne collection de plantes, un professeur en biologie des organismes et de l'évolution de l'Université de Harvard a pu démontrer comment dans la région documentée par Thoreau, 30 % des espèces végétales ont disparu et qu'un autre 30 % est devenu très rare... ET ce n'est qu'une des informations passionnantes et inquiétantes fournies par cette œuvre.

Le travail de Chevalier dépasse toutefois la simple démonstration par les faits. Entre autres par l'usage de la réalité virtuelle, elle nous permet d'appréhender le fait que notre monde est l'héritier d'époques déjà irrémédiablement disparues, et que même notre univers contemporain ne sera bientôt plus qu'un souvenir accessible uniquement par une réalité virtuelle ou par des collections dans des jardins botaniques eux-mêmes en péril... Un constat effrayant.

Ana Vaz

Toujours chez Dazibao, vous pourrez voir une sélection de vidéos d'art de l'artiste et cinéaste Ana Vaz, créatrice qui interpelle avec intensité notre rapport violent à la nature. Son œuvre est une totale découverte pour le critique pourtant aguerris. Et il s'agit d'une œuvre originale et intelligente.

Vaz, qui est née à Brasília, a fait ses études en Australie, au Royal Melbourne Institute of Technology ainsi qu'en France, au Fresnoy-Studio national des arts contemporains. Dans son œuvre, elle sait elle aussi jouer avec le genre du documentaire. C'est par exemple le cas dans *A Film, Reclaimed* (2015), où le spectateur pourra lire et entendre des informations inquiétantes que nous devrions tous connaître et qu'il semble incroyable de devoir répéter. L'artiste y traite des émissions de gaz à effet de serre, de notre époque où l'hyperindividualisme et la compétition ont effacé l'idée de collaboration.

Vaz sait mélanger une approche documentaire parfois ethnographique avec une approche digne du film expérimental, ce qui donne de la force aux propos évoqués. Le morcellement des récits et des images accentue ce sentiment de perte de repères et de chaos que notre monde vit et vivra encore plus dans les prochaines décennies. Un monde où la peur et/ou une forte dénégation semblent gagner du terrain.

Il faudra cependant parfois se méfier de certains raccourcis idéologiques présents dans les œuvres ou dans les textes les accompagnant... Un des textes de présentation fait un parallèle entre l'invention du cinéma et l'ère de l'Anthropocène. Cela ne convainc pas vraiment. Il y a parfois des synchronismes historiques dont il faut se méfier. Tout comme il faudra se garder d'un lien qui voudrait que la crise écologique soit liée au colonialisme. Ce sujet mériterait au moins des nuances... Rappelons, par exemple, que la Chine, qui n'a pas vécu le colonialisme, a foncé, elle aussi, tête première dans la surexploitation de la planète. Le capitalisme et le mépris de l'écologie sont-ils l'apanage des colonisateurs, ou même des Occidentaux ?

Sabrina Ratté

Tout comme Geneviève Chevalier au centre Dazibao, Sabrina Ratté, à la galerie Ellephant, utilise la réalité virtuelle pour nous faire ressentir l'ampleur de la crise écologique actuelle. Mais Ratté ne joue pas la carte du documentaire, elle opte plutôt pour la fiction et même des liens avec la science-fiction, une science-fiction tragique.

Son oeuvre nous invite à visiter un monde du futur où bien des espèces végétales auront disparu. Dans cette époque pas si distante — les dystopies présentent souvent des temps lointains qui ressemblent beaucoup au temps présent —, c'est grâce au travail d'artistes que certaines de ces plantes seront encore dans notre monde par le truchement des images. Ces environnements artistiques et botaniques présentés en réalité virtuelle s'explorent grâce à un casque, nous offrant un monde paradisiaque qui finit par exploser en une sublime fragmentation... Cela nous amènera à tristement penser que l'être humain aime peut-être plus savourer le spectacle de la ruine et de l'anéantissement que celui d'une nature sauvegardée.

Une expo présentée dans la programmation satellite de Momenta, événement sur lequel mes collègues reviendront la semaine prochaine.

Floralia

De Sabrina Ratté. Galerie Ellephant, jusqu'au 23 octobre.

À voir en vidéo

